

LE THEATRE ARABE EN TUNISIE ⁽¹⁾

Le Tunisien aime-t-il vraiment le théâtre ? Telle est la question que se posent les dirigeants des sociétés d'art dramatique locales lorsque, présentant une nouvelle pièce adaptée ou traduite du théâtre contemporain d'avant-garde ou des boulevards, ils s'aperçoivent que le public n'a répondu à leur invite que dans une proportion très peu encourageante.



Richard cœur de lion (au centre) vient, à la tête d'une délégation de Croisés, rendre à Saladin (à gauche) la visite que ce dernier lui a faite pour le soigner.

(Photo Garcin)

(1) Cf. *Bulletin Economique et Social de la Tunisie*, n° 50 (mars 1951), pp. 77 et suivantes.

Nous pouvons répondre à leur question sans risque de nous tromper.

Le Tunisien aime bien le théâtre.

Mais comme les spectacles dramatiques ne sont pas donnés avec la continuité et la régularité nécessaires pour s'implanter dans ses habitudes au point de constituer une nécessité à laquelle il se sent en quelque sorte obligé de répondre, le Tunisien continue à ne se rendre qu'aux spectacles qui répondent véritablement à son caractère, à cet amour exagéré et atavique de la poésie, et surtout de cette poésie qui évoque à ses yeux l'âge d'or de l'Islam, qui lui présentent les héros de son histoire nantis des grandes qualités de bravoure, d'hospitalité, de justice et de tolérance qui ont fait leur gloire, de leur sentiment de l'honneur, de la liberté, de leur amour violent, de leur jalousie, de leur désir de vengeance toutes les fois qu'ils se sentent brimés ou trompés.

Le Tunisien a son théâtre propre, composé de quelques pièces bien déterminées qu'il aime toujours voir et qu'il ne se lasse jamais de revoir avec le même plaisir, la même régularité.

Othello, *Hamlet*, *Le Cid* sont des pièces qui risqueraient fort peu d'être jouées devant des salles vides.

Mais si vous voulez avoir le grand succès, jouer à guichet fermé, donnez une pièce arabe où il vous sera possible d'introduire de la musique et des chants. Donnez *Saladin* ou surtout *Majenoun Leïla*.

Dans *Saladin*, que l'on ne peut tout de même pas qualifier de grand chef-d'œuvre, le Tunisien retrouve avec plaisir ces réparties qui lui rappellent la traditionnelle bravoure des Arabes. Il retrouve surtout dans le geste de Saladin se déguisant en médecin et se rendant dans le camp de ses ennemis pour soigner Richard Cœur de lion, son adversaire le plus redoutable — parce qu'il voulait rencontrer ce guerrier en possession de tous ses moyens et se mesurer avec lui sur le champ de bataille — le type même du guerrier arabe tel que le lui a dépeint Tabari ou Messaoudi et tel que le lui chanté El Moutanabbî ou Ibnou Hanî.

Il aime entendre Richard Cœur de lion faire l'apologie des Arabes et reconnaître en eux des adversaires loyaux, dignes de croiser le fer avec lui.

Il aime enfin cette petite intrigue d'amour qui vient s'insinuer dans le corps de la pièce pour permettre au jeune porte-drapeau anglais de déclamer cette belle poésie de Najib El Haddad que le Cheikh Salama Hidjazi a immortalisée par une musique qui donne libre cours à sa rêverie et qui le fait se replier sur lui-même et vivre un bon moment dans le vague et l'irréel.

Mais à la traduction du vieux répertoire européen ou du théâtre classique français, à *Saladin* même, le Tunisien a de tout temps préféré, préférera encore et préférera toujours le grand poème de *Majenoun Leïla*.

Ce poème, qui ne contient aucune intrigue, retrace purement et simplement la vie de Kaïs Ibn El Moulacouch (El Majenoun), l'un des

plus grands chantres de l'amour de la dynastie des Omeïyades pourtant riche en poètes de ce genre avec Dhour-Roumma, Kouthaïr-Azza, Jamil Bouthaina et Omar Ibnou Abi Rabiâ.

Kaïs Ibn El Moulouah, jeune campagnard d'« El Yamama », dans le « Nedj » d'Arabie, aime Leïla El Amiria, jeune fille de sa tribu, qui éprouve pour lui les mêmes sentiments. Cet amour est porté à son paroxysme, Kaïs en devient fou (Majenoun). Il ne résiste plus au désir d'immortaliser sa bien-aimée dans des poésies qu'il chante à ses parents et ses amis.

Les parents de Leïla sont scandalisés par la conduite de Kaïs, car la tradition interdit à ces bédouins de désigner dans leurs poésies



Leïla (à gauche) reçoit la visite du prince Ibnou Aouf

amoureuses le nom de la jeune fille objet de leur amour. Kaïs ne tient aucun compte de leurs reproches ni de leurs avertissements. El Mahdi, père de Leïla, décide d'aller se plaindre au Khalife Abdelmelek Ibnou Marouane. Ce dernier lui promet d'écrire à son gouverneur pour faire ramener Kaïs à la raison. Mais « El Majenoun » ne veut rien entendre, sa famille décide à son tour de l'éloigner pendant que la famille de Leïla se prépare à marier la jeune amoureuse à l'Emir « Saâd » qu'elle n'aime pas.

Kaïs mène une vie errante dans le désert du Nejd. Ses parents lui rendent plusieurs visites pour tenter de lui parler le langage de la raison et le ramener dans sa tribu. Il s'y refuse et continue à pleurer son amour malheureux et à chanter les vertus de « Leïla ».

Le jour du mariage de Leïla arrive. Une joie factice règne dans la tribu. Le mari se présente. Mais Leïla lui tourne le dos. Saâd, après avoir usé des moyens de persuasion, se met en colère. Il tire son épée et veut tuer cette femme insoumise. La mère de Leïla intervient, met fin à la querelle et ramène sa fille sous une autre tente.

Mais Leïla, inconsolable comme Kaïs, ne peut se faire à la nouvelle vie qui lui est imposée. Elle périclite, tombe malade et ne tarde pas à mourir.

Kaïs, dans sa vie errante et malheureuse, apprend la terrible nouvelle.

Certains disent qu'il revint dans la tribu avant même que Leïla ne fût enterrée, qu'il enleva le corps et disparut dans le désert. (D'après cette version, les *Hauts des Hurlevents* ne seraient qu'une réédition de *Majenoun Leïla*).

D'après la pièce, Kaïs, désespéré, se rend sur le tombeau de son amie où il déclame sa plus belle poésie qui se termine par ce vers : « Leïla est morte. Kaïs va mourir, mais grâce à la poésie que la mort ne saurait atteindre, Leïla et Kaïs sont désormais entrés dans l'immortalité ». Ce fut son dernier mot, car il s'effondra sur le tombeau de Leïla.

Telle est l'histoire de *Majenoun Leïla*, telle qu'elle nous est rapportée par les historiens de la littérature arabe et notamment par « El Asfahi » auteur d'« *El Aghani* », le plus grand monument de la littérature arabe qui nous soit parvenu, et telle qu'elle a été adaptée à la scène depuis les premières années où le théâtre fut introduit dans le monde arabe, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du siècle dernier.

C'est ce récit délicieux et poignant, qui nous a été représenté par une multitude de troupes égyptiennes, que toutes les sociétés tunisiennes qui se sont succédé depuis 1907 n'ont cessé de reprendre toutes les fois qu'elles ont trouvé un jeune acteur capable d'incarner le rôle d'« El Majenoun ».

Le succès continue, *Majenoun Leïla* est la pièce de prédilection du spectateur tunisien moyen.

Est-ce à dire que si le Tunisien moyen ne goûte encore que ce genre de spectacle, les sociétés d'art dramatique se doivent, de leur côté, de continuer à flatter son goût et à ne pas tenter de soumettre d'autres pièces à son appréciation ?

Certes non. Ces sociétés ont fait des efforts louables pour essayer d'orienter les Tunisiens vers d'autres formes de spectacle dramatique, de traiter de thèmes autres que ceux qui ont été jusqu'à ce jour les seuls capables d'exciter leur intérêt.

Mais, nous ne cesserons jamais de le répéter, c'est l'absence de

salles de spectacles dans une ville aussi importante que Tunis, qui constitue la principale entrave à l'activité de ces sociétés.

Une ou deux nouvelles salles dans les principaux centres de la Médina, contribueront d'une façon très efficace, nous en sommes certain, à créer une grande émulation parmi les sociétés, qui par des spectacles continus et forcément variés, amèneront à leur tour les Tunisiens à acquérir cette formation nécessaire pour apprécier le bon spectacle, utile et instructif.

Ce n'est sans doute pas le seul moyen de créer l'ambiance désirable pour implanter le goût du théâtre parmi les masses tunisiennes et particulièrement parmi les élites tunisiennes.

Nous aurons à examiner, dans une autre étude, les moyens d'y parvenir.

Hassen ZMERLI,
Administrateur
du Gouvernement Tunisien.